

Quelle vision ?

Petra Arih

Mon Europe n'est pas votre Europe. Mon Union européenne n'est pas votre Union européenne. Au cours de ces derniers mois, j'ai longtemps et profondément réfléchi à ce que signifiait pour moi le sujet proposé. Deux heures avant le dernier délai de dépôt du texte, j'ai cru avoir trouvé quelque chose qui ressemblait à une réponse. Vous nous avez demandé où trouver l'étincelle pouvant enflammer l'enthousiasme des jeunes pour l'Europe. En vérité, on peut difficilement s'enthousiasmer pour quelque chose qui vous emplit de désespoir. Je sais que ce n'est pas la réponse que vous cherchez et je ne m'attends pas à recevoir un prix pour vous l'avoir donnée. Mais tout pendant que je crois que, quelque part au monde, mon opinion pourrait compter pour quelqu'un, je me sens obligée d'en faire part.

Je viens d'un petit endroit au nord de la Slovénie. Je dis « endroit » car ce n'est ni un village, ni une ville. Cet endroit est à la limite du néant. Personne parmi vous n'en a entendu parler, et je doute fort que vous y mettiez un jour les pieds. Pourtant c'est chez moi. Ma région est la seule du pays où il n'y a pas d'autoroute, c'est pourquoi, de l'université, je ne rentre à la maison qu'à plusieurs mois d'intervalle. Mais ce qui me met en colère c'est qu'aussi loin que je m'en souviens, on nous a promis une autoroute.

S'il existe un mot pour me décrire, c'est le mot furieux. La plupart des gens ne s'en rendent pas compte, mais je vous assure que parfois, cela me dévore. Comment pourrait-il en être autrement ? Je vis dans un pays dans lequel il ne faut pas s'attendre à avoir un médecin ou un dentiste, c'est un luxe. Difficile de ne pas être furieuse, quand on se trimballe avec une dent morte et quatre dents de sagesse douloureuses et qu'aucun dentiste n'est là pour supprimer les douleurs. Ceux qui ont appris la médecine ou la dentisterie dans le pays se sont tous enfuis en Europe pour ne pas avoir à participer aux grèves et pour pouvoir gagner honnêtement leur vie et se vanter de ne plus vivre ici.

Je suis furieuse parce que je ne parle pas serbo-croate. Vous avez sans doute encore connu la Yougoslavie, moi non. J'ai la nostalgie d'une époque que je n'ai jamais vécue. A en croire l'histoire que les anciens racontent, c'était une époque meilleure. Il y avait un sens de la communauté qu'on ne trouve plus nulle part aujourd'hui. Nous avons remplacé la fraternité et la serviabilité par l'égoïsme et l'orgueil. Le serbo-croate enseigné dans les écoles a été remplacé par l'allemand. Et pourquoi cela ? Pour pouvoir nous procurer plus facilement des emplois dans votre Europe. Au lieu de construire notre patrie, nous avons décidé de construire la vôtre.

Nos médecins et nos dentistes ne viennent pas de Slovénie. Ils viennent de Serbie, de Bosnie, de Macédoine, d'Albanie, du Monténégro ou du Kosovo. Bien entendu, ils sont là au détriment de leur patrie, où les gens se trimbalent aussi avec des dents mortes et des problèmes médicaux qui ne seront vraisemblablement jamais détectés.

Quand j'avais 17 ans, la mère de ma meilleure amie savait qu'elle avait le cancer du poumon. Elle le savait parce qu'elle en avait déjà été quatre fois atteinte et qu'elle avait fait de la chimiothérapie, mais le cancer revenait toujours. La dernière fois, elle savait qu'elle l'avait à nouveau, mais le médecin qu'elle avait attendu pendant des mois lui a dit que c'était une bronchite et il a refusé de l'examiner pour vérifier s'il s'agissait d'un cancer. Elle est morte un mois plus tard.

Avant d'aller à l'université, j'ai décidé de partir travailler pour économiser un peu d'argent. J'ai été embauchée dans une entreprise d'inventaire autrichienne. Cinq ou six jours par semaine, je vivais dans une camionnette ou dans un de ces hôtels que l'on trouve par centaines près des aéroports, des autoroutes ou des zones industrielles. En règle générale, mes voisins étaient des prostitués et des trafiquants de drogue. J'espère vraiment que personne d'entre vous n'aie jamais à travailler seize heures d'affilée suivies d'un contrôle de poches pour voir si vous avez volé quelque chose. Inutile de dire que cela est dégradant. J'espère que personne d'entre vous n'aura jamais à réfléchir pour savoir si, par bonheur, la ceinture de sécurité de votre véhicule fonctionne ou si votre collègue qui n'a dormi que deux heures par nuit pendant une semaine est en mesure de vous ramener chez vous en toute sécurité. J'espère que moi aussi, je n'aurai plus jamais à le refaire.

Ma plus belle journée de travail a probablement été celle où nous avons travaillé au centre de Vienne, dans un magasin nommé Steffl. Chaque vêtement compté et jeté sur le sol sal coûtait plus cher que ce que je gagnais, ce qui rend l'idée de l'argent absurde. Mais ce qui était encore plus bizarre, c'est que chaque employé.e que j'y ai rencontré.e venait de mon Europe, y compris le patron. Imaginez six étages pleins d'articles ridiculement chers, comptés, pliés et vendus par des personnes de l'ancienne Yougoslavie.

Ma mère est née aux Pays-Bas et elle est venue ici quand j'avais un mois. Quand j'ai rencontré mon petit ami, elle était ravie parce qu'il est belge. Elle voudrait que j'aie une vie meilleure que la sienne ici et se dit que j'y parviendrai peut-être avec lui là-bas. La façon dont il prononce le mot Yougoslavie me paraît pleine d'ironie. Yougo – slave - ia. Une description très juste. Je dis toujours que je connais deux esclaves, ma mère et mon père. Je ne connais personne qui ait tant travaillé et qui en ait si peu profité.

Je crois que ma colère a commencé en les observant. Du lundi au samedi, ma mère se lève tous les jours à quatre heures du matin et elle va au travail où elle soulève tous les jours environ deux tonnes de bois. Son dos est en ruine, elle a de l'asthme et je ne me souviens pas l'avoir vue une seule fois sortir avec ses amis ou assister à une manifestation qui l'intéresse. La mère que je connais s'endort d'épuisement sur le canapé.

Mon père va au travail, il rentre manger à la maison et puis, pour pouvoir joindre les deux bouts, il travaille dans son atelier sous le bâtiment dans lequel nous habitons. Tous les jours il prend des comprimés contre son mal au dos. Mes parents louent un deux-pièces qui ne leur appartiendra probablement jamais. Pour accéder à leur

chambre, ils doivent traverser la pièce que j'ai partagée avec mon frère. Ils n'ont pas d'économies et ils se font constamment des soucis par rapport à ce qu'ils vont nous laisser à mon frère et à moi. Aussi longtemps que je me souviens, ils ont parlé de la mort avec enthousiasme. Comme s'il s'agissait d'un vieil ami qu'il leur tarde de revoir. Inutile d'expliquer plus en détail que notre relation est difficile. Pour ma santé mentale, je garde mes distances par rapport à eux. Un être humain ne peut supporter qu'une certaine quantité de douleur.

J'aime mon pays. J'aime l'Europe. J'aime les gens, la culture et la nature. J'aime l'eau qui coule dans nos canalisations – peu importe où j'aille, elle est incomparable. J'aime la force qui est la nôtre. J'aime les choses que nous avons en commun et les choses qui nous différencient. Mais je ne n'aime la vie que quand je n'y réfléchis pas trop.

J'aime mes camarades d'études qui viennent de tous les pays slaves imaginables, mais uniquement quand je n'y réfléchis pas trop. Je ne supporte pas de demander à la fille sympa de ma classe pourquoi elle est venue d'Ukraine ici. J'aime sortir avec mes amis macédoniens mais nous sommes tacitement d'accord pour ne jamais aborder les questions qui pourraient gâter l'atmosphère, par exemple des besoins fondamentaux de l'être humain. J'aime surtout mes amies et les femmes de ma famille mais je ne peux pas faire comme si je ne savais pas précisément que chacune de nous a vécu la violence sexuelle et la revivra probablement encore à l'avenir.

J'adore les inondations. Pas les inondations en soi mais j'aime ce qui se passe à cause des inondations. L'été dernier, ma région a vécu la pire catastrophe naturelle de l'histoire de la Slovénie. Les crues sont venues de nulle part et les masses d'eaux ont dévasté tout ce qui leur barrait le chemin. Comme nous n'avions pas de réseau, personne ne savait si nos amis des villes voisines étaient encore en vie.

Pourtant, le jour où l'alarme s'est déclenchée, il s'est passé quelque chose que je n'avais encore jamais vécu. Tous ceux qui pouvaient se lever se sont retrouvés à un endroit précis de l'autre côté de la route et pendant trois jours, nous avons mis du sable dans des sacs, nous les avons ficelés et nous les avons livrés ou nous les avons fait enlever. Pendant ces trois jours, nous étions en parfaite harmonie. Les gens nous apportaient de la nourriture et de la bière et pendant trois jours, nous nous sentions utiles et vraiment satisfaits. Deux heures durant, nous chargions du sable, nous buvions une bière et nous mangions de la pizza, puis nous retournions au travail. Aussi bizarre que cela puisse paraître, je ne me suis jamais sentie aussi heureuse qu'à ce moment-là. Ma colère fondait et je ressentais un sentiment de communion que sinon nous ne percevons pas.

Je ne voudrais pas que la réponse à la question de savoir comment susciter l'enthousiasme des jeunes pour l'Europe consiste en une énorme catastrophe ou un leader charismatique (c'est-à-dire un dictateur). Mais je sais de façon certaine qu'il nous manque de l'espoir. Pas seulement dans mon Europe mais aussi dans la vôtre. Les jeunes du monde entier ont un sentiment de désespoir. Les étudiants ne devraient pas devoir passer la nuit quelque part sur un canapé parce que le loyer est trop cher ou avoir plusieurs jobs pour ne pas mourir de faim.

Nous ne devrions pas être obligés de voir comment nos parents se tuent à la tâche tous les jours et apprendre par la peur que nous pourrions devenir comme eux. Quand j'étais en 4^e, j'ai compris que je n'étais pas satisfaite de notre système scolaire. Ce jour-là, je me suis assise et j'ai écrit une liste des changements que je jugeais nécessaires pour rendre l'école aussi efficace, équitable et agréable que possible. Le mois dernier, en tombant sur cette liste, j'ai pleuré. J'ai pleuré parce que je n'ai pas le sentiment de pouvoir changer le monde tout comme je n'ai pas le sentiment de croire que je vais le faire. Je ne suis plus la pauvre enfant qui a tant de choses à prouver, et cela me manque.

Je ne veux pas que mon Europe soit votre Europe. Je voudrais que les deux s'améliorent. Qu'il s'occupent des gens et de tous les autres êtres vivants. Je le mérite, vous le méritez et nos enfants le méritent. Nous les jeunes, nous avons malgré tout plein d'espoir, nous sommes plein d'enthousiasme. C'est dans cet essai, dans notre bonheur et surtout dans notre colère.